

Sous la Restauration

Journal de bord d'un chirurgien sur un navire baleinier ⁽¹⁾

par le Professeur René AUVIGNE

Présentation par le Dr Pierre Vallery-Radot

La présence parmi nous de deux anciens médecins de la marine ainsi que l'accueil favorable fait à plusieurs travaux relatifs à la marine à voile, notamment sur la vie du chirurgien à bord d'un navire négrier nous incitent à vous présenter aujourd'hui quelques notes tirées des archives nantaises. Elles relatent divers épisodes de la vie d'un chirurgien à bord d'un navire baleinier au cours d'une campagne de pêche de plus d'un an. Quelques-uns ne manquent pas d'intérêt.

*
**

Jacques Treuillé, de Nantes, s'embarque en février 1819 sur le navire baleinier « Le Nantais » en qualité de chirurgien.

L'armateur, Thomas Dobree le prie de « tenir un journal où il consignera, jour par jour, les diverses occurrences et remarques intéressantes qu'il pourra faire pendant le voyage soit en ce qui concerne toutes les localités qu'il parcourera, les phénomènes qu'il observera, ses réflexions sur la pêche et les habitudes des baleines, ses opérations, etc. pour, à son retour, lui remettre le dit journal. Accédant à ce désir, notre jeune confrère s'engage à faire tous ses efforts pour se rendre « le plus véridique et intelligible qu'il lui sera possible », et déclare que, s'il n'y réussit pas « ce ne sera qu'incapacité et non mauvaise volonté ».

(1) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine le 28 janvier 1967.

Le « Nantais » jauge 271 tonneaux. Il est armé de deux canons.

Son équipage compte :

- 1 capitaine,
- 2 lieutenants,
- 3 harponneurs et 1 apprenti,
- 1 charpentier,
- 14 matelots et 1 mousse.

Le capitaine, le second, le charpentier et 6 matelots sont anglais, ce qui amènera quelques tiraillements pendant le voyage.

Le chirurgien (qui n'est, peut-être, qu'un étudiant à 8 inscriptions nanti d'une licence d'embarquement), est seul à bord, puisque les règlements de Colbert, encore en vigueur, n'en exigeaient un deuxième qu'au-dessus de 50 hommes.

Pour les soigner il dispose d'un « coffre de mer » garni « d'herbes et d'onguents » et pourvu d'instruments.

— *La liste des remèdes internes est assez longue :*

Teinture de quinquina, tartrate de potasse, ipecacuana, liqueur de Van Swieten, teinture d'absynthe, sirop antiscorbutique, sirop sudorifique, suc et racine de réglisse, orge mondée, salsepareille, miel blanc, chien-dent, espèces amères et émollientes.

— *Celle des remèdes externes est un peu plus courte :*

Diachylon en substance, eau de vie camphrée, crème de tartre, onguents : cerat, basilicum et mercuriel, populeum, stirax, nitrate d'argent fondu, agaric de chêne, farine de graines de lin.

— *Et celle des instruments plus brève encore :*

Bistouris, ciseaux, aiguilles courbes, pinces, seringues, bandages, charpie, linges et épingles.

Le navire quitte Paimbœuf le 25 février 1819.

Il y reviendra le 24 mars 1820.

Pendant ces 13 mois, le chirurgien va scrupuleusement, et sans y manquer un seul jour, tenir son « journal de bord » dont la lecture nous permet de participer au voyage et d'en connaître les moindres événements.

Le 26 février à 2 heures le baleinier laisse son pilote à l'embouchure de la Loire.

Le 9 mars il double Madère.

Le 22, au large des Canaries, une violente tempête l'assaille et occasionne des avaries qui l'obligent à chercher refuge dans l'île portugaise de Saint-Iago — où, pris pour un corsaire il est canonné sur rade.

Le chirurgien est envoyé en parlementaire auprès du gouverneur. Celui-ci explique son geste par la crainte des pirates, qui la semaine précédente, ont ravagé une île voisine. Il en donne la preuve en faisant soigner un blessé dont un coup de pistolet tiré dans la bouche, a coupé la langue.

Les jours suivants M. Treuillé visite l'île pour en étudier la faune et la flore. Les femmes blanches portugaises l'intéressent aussi, dont il déplore les cheveux coupés courts.

Au cours d'une promenade, avec l'un des officiers du bord, l'ardeur du soleil les incite à chercher asile dans une maison isolée où une aimable famille les accueille. Il y a là 2 demoiselles, sœurs jumelles de 17 ans « gaies, vives, charmantes ». Frappé, toutefois, par un « petit air de langueur qui leur sied à merveille », le chirurgien fait comprendre à leur mère — (sans qu'on sache d'ailleurs comment puisqu'il n'entend pas plus le portugais que son hôtesse le français) — qu'il est médecin et s'offre à les examiner. Pour arriver à ce diagnostic curieux mais rassurant, que les maux dont elles se plaignent « sont dus à des habitudes funestes, surtout pour les personnes de ce pays qui, vu le climat doivent avoir beaucoup de tempérament ».

Il leur souhaite, de bon cœur (par gestes sans doute), de trouver des maris et termine son récit en nous disant que « c'eût été encore de meilleur cœur qu'il eut été le médecin ».

Le 29 mars, ravitaillé en fruits, légumes, volailles et chèvres, le « Nantais » appareille pour gagner, en deux mois, la côte ouest de l'Afrique où, dans les baies situées entre 30 et 10° de latitude sud, les baleines viennent, à partir de mai et jusqu'en septembre mettre bas leurs petits.

Il s'agit de la baleine à fanons — dite baleine franche — dont la vitesse est plus faible et l'approche moins redoutable que celle de la baleine à dents, c'est-à-dire du cachalot.

La première est vue le 17 mai ; plusieurs autres le 22 et c'est le 28 que le navire trouve, dans la Sandurch Bay un premier mouillage qui va lui permettre de commencer la chasse. Une chasse dont le chirurgien, fidèle à sa mission, va nous donner, avec minutie, tous les détails.

En tête du mât de misaine un matelot veille, du lever du soleil au coucher.

Quand il repère une baleine aux deux colonnes de poussière aqueuse que le cétacé, en surface, lance à chaque respiration jusqu'à 15 ou 20 mètres de hauteur par ses événements, il pousse le cri d'alerte. Le même sur tous les

navires baleiniers du monde, « blôô » qui dérive de l'anglais « she blows », « elle souffle ».

Un officier monte aussitôt, confirme et donne la direction, au navire qui, sous voilure réduite, se rapproche et met en panne pour armer ses baleinières.

Ce sont des « pirogues », très robustes, en bois de cèdre, de 25 pieds de long pour 4 pieds 10 pouces de largeur.

Le « Nantais » en possède 3. Six hommes sont à bord.

A l'avant, le harponneur sur une plate-forme avec un chandelier pour s'agripper ; à l'arrière, au gouvernail, l'officier ; entre eux 4 matelots aux avirons de nage.

L'approche, en silence, sous le vent, demande parfois des heures.

L'attaque se fait à 5 ou 6 mètres.

Le harponneur, debout, au commandement de « Pique », lance son fer et le plante à 2 ou 3 pieds en arrière de la nageoire, cependant que l'officier s'efforce de manœuvrer pour maintenir la pirogue hors d'atteinte de la redoutable queue qui peut balayer l'espace sur une demi-circonférence autour d'elle.

Piquée, la baleine « sonde » entraînant, avec le harpon une ligne de 250 mètres qui, lovée dans une baille, se déroule à travers un trou pratiqué dans l'étrave, à une vitesse telle qu'il faut l'arroser pour empêcher de prendre feu. Au bout de 5 à 15 minutes, elle remonte et fuit en surface remorquant la baleinière qui bondit sur la crête des lames l'avant dressé hors de l'eau. Et c'est seulement quand, après une course de 2 ou 3 milles elle ralentit ou s'arrête, que les pirogues peuvent s'approcher d'elle pour la mise à mort.

Deux, en général, y participent.

Dans l'une, les hommes s'efforcent de trancher à coup de pelles coupantes — ou spades — les tendons de la queue pour empêcher une nouvelle plongée ou une reprise de la fuite.

Dans l'autre, ils lardent le corps à coups de lances jusqu'à ce que la baleine « fleurisse », c'est-à-dire rejette, par ses événements, du sang qui colore la mer autour d'elle.

Morte, elle flotte, à cause de la graisse, la tête seule restant immergée.

Il faut alors la hâler et les 3 baleinières s'y attellent. Remorquer pendant des heures, parfois même pendant toute une nuit, un cadavre de 25 à 30 mètres et qui pèse de 120 à 150 000 kilos représente pour les 12 rameurs un travail exténuant. Et qu'il faut parfois, si la mer est dure, interrompre pour le reprendre le lendemain, avec la déception de retrouver le corps à demi dévoré par les requins et les mouettes.

Arrimée enfin sur le flanc du navire et la queue tournée vers l'avant, la baleine est hissée par un système de palans et de chaînes jusqu'au niveau d'un échafaudage en surplomb, qui va permettre le dépeçage. Celui-ci, effectué à la hache et à la pelle coupante, demande de 8 à 10 heures et tout l'équipage, officiers compris, y participe.

Les lambeaux, pelés, tranchés, coupés, glissent sur un plan incliné jusqu'à la chaudière de l'entrepont où ils seront fondus pour extraire, par ébullition, leur huile.

Soit, en tout, 60 heures au moins, de travail continu, accompli sous un soleil torride, dans un air empesté par l'odeur fade de la graisse et la puanteur des chairs en putréfaction, enrichie encore par celle des 1 000 kg de fanons arrachés à la mâchoire, et mis, avant leur grattage, à sécher dans les haubans.

Tout cela explique comment on pouvait, à 2 milles de distance, identifier un navire baleinier à son odeur.

Il serait fastidieux de suivre le « Nantais » dans toutes les baies africaines où il a stationné et dont la dernière est celle de Saldana. Fastidieux aussi de relater les incidents quotidiens d'une chasse, au cours de laquelle 4 pirogues — dont celle du capitaine — furent fracassées, et qui, de juin à décembre permit de mettre en cale 27 baleines après en avoir poursuivi ou piqué 38.

En janvier 1820, après un nettoyage dont il avait grand besoin, le navire prend le route du retour.

Du 22 au 25 il fait escale à l'île de l'Ascension que le chirurgien nous décrit « comme l'une des plus tristes et des plus pauvres qui puissent jamais exister ».

Il nous parle d'une montagne « qu'on ne peut gravir qu'avec beaucoup de peine et de fatigue et non sans être exposé de perdre la vie » et termine, assez naïvement en disant « qu'il en a fait tous les jours 2 fois la route ».

Au cours du séjour une corvette anglaise venant de Sainte-Hélène « lui apprend que Napoléon est très malade et qu'il y règne une maladie épidémique ».

A signaler aussi que le 13 septembre une autre corvette avait canonné le navire qu'elle prenait pour un négrier. Enfin le voyage se termine sans autre incident notable qu'une très violente tempête à la fin de mars par le travers des Açores.

Le « Nantais » rapporte 500 futailles d'huile et un « grenier » de fanons.

Le total de la vente atteindra 167 980 francs, laissant un bénéfice net de 129 494 francs.

Le chirurgien qui voyage au 1/100^e touchera donc pour sa part 1 294,94 francs — un peu plus que les harponneurs qui sont au 1/130^e, mais un peu moins que le charpentier qui a droit au 1/95^e.

Au terme de ce voyage de 13 mois comportant 7 mois de pêche, le navire a la chance exceptionnelle de ramener son équipage au complet — de justesse d'ailleurs car un matelot scorbutique est débarqué mourant à Paimbœuf.

Les 4 baleinières renversées ou brisées n'ont fait aucune victime, encore que l'officier qui commandait l'une d'elles ne sut pas nager. Tous les « canottiers » plus ou moins contusionnés ont été recueillis par les pirogues voisines, le plus gravement touché avait une fracture du péroné.

Au départ, sur les 20 hommes d'équipage, 6 avaient été maltraités par la Vénus des ports.

Quatre avaient des écoulements qu'ils soignaient par le mépris bien que, pour l'un d'eux « son état aurait dû l'alarmer puisque sa maladie était tombée dans le testicule ».

Le 5^e y ajoutait « plusieurs chancres sur le contour du prépuce ». Malgré les bains émollients il fit un paraphimosis que le chirurgien ne put débrider « alors que la compression de la verge était si forte qu'à la partie inférieure de celle-ci étaient plusieurs phlyctènes dont 3 de la grosseur d'une bonne noix ». Il fallut se contenter de quelques scarifications et d'un traitement « convenable ». La guérison par induration exigea 3 mois.

Le 6^e avait une vérole qu'il s'efforçait de cacher « bien qu'il eut tout le corps couvert d'ulcères vénériens. « Il voulut, malgré l'avis du chirurgien, se traiter, à sa façon, par le mercure, ce qui provoqua une salivation continue qui lui faisait cracher le sang à pleine bouche ». « Un traitement plus doux fut institué, orge mondée avec 2 cuillerées de liqueur de Van Swieten, pansement des ulcères avec 2/3 d'onguent cérat sur 2/3 d'onguent mercuriel ». Au bout de deux mois le malade put reprendre son service. « Il voulut simplement quelque chose qui put lui donner des forces — je lui proposai le « quinquina ». Il en fit usage et s'en trouva si bien qu'aujourd'hui, vigoureux et ayant une mine à envier, il paraît guéri, mais je suis persuadé du contraire ». Nous aussi.

Au cours du voyage, pas un seul homme à bord — chirurgien excepté — "n'a été exempt de suppurations diverses". Elles s'expliquent par la facilité avec laquelle la moindre écorchure s'infecte chez des gens plongeant jusqu'aux avant-bras leurs mains dans les chairs à demi putréfiées. Elles ont toujours cédé "à l'usage de la crème de tartre'.

Si l'on y ajoute quelques coliques, plusieurs catarrhes pulmonaires, une soi-disant pleurésie avec guérison au 5^e jour ? et les inévitables contusions et plaies, le chirurgien ne trouve rien à signaler. Excepté bien entendu, le scorbut.

Les premières manifestations en sont apparues, le 2 juin, 3 mois après le départ de Saint Iago.

C'est, nous dit-il "la maladie la plus sujette à exister à bord des baleiniers : long voyage, mauvaise nourriture. Il faut un tempérament de fer pour ne pas en être atteint ; les 3/4 de l'équipage s'en plaignent et le reste est dans un état voisin de cette terrible maladie".

Il nous en décrit la forme la plus grave "face pâle et livide, lassitude générale, douleurs au moindre mouvement, gencives rouges très enflées et saignantes, dents ne tenant pour ainsi dire plus." Mais il ne s'étend guère sur le traitement institué, se bornant à dire qu'il leur a donné "les remèdes convenables à leur état."

Ce qui l'a surtout frappé c'est la façon dont chaque mise à terre soit sur la côte d'Afrique, soit à l'Île de l'Ascension a suffi pour amener, en 5 ou 6 jours, une amélioration considérable, en particulier des ulcères. Si bien que, au total, un seul malade est mort à l'arrivée, peut-être parce que plus jeune et moins résistant.

De ce journal il résulte qu'un voyage baleinier n'était pas une croisière de plaisance.

Et pourtant à peine débarqué, le chirurgien cherche un nouvel embarquement à des conditions plus avantageuses. Il le trouve au 1/60^e. Sur le "Leander" sous le commandement du fameux capitaine Thebaud — dit Thebaud la baleine — dont le souvenir est resté longtemps légendaire à Nantes chez les hommes rudes qui chassaient le plus gros gibier du monde à la façon dont, au fond de la préhistoire, leurs ancêtres attaquaient les premiers animaux de la création.

LES ORDONNANCES DU PRATICIEN

*celles qui contiennent
3 fois moins de publicité*

sont toujours imprimées sur
**PAPIER JAPON
FILIGRANÉ**

3000 ORDONNANCES format 13,5×20- 9 F
format 18 ×20-15 F

**BEAUCOUP D'ORDONNANCES
PEU DE PUBLICITÉ**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ARODAN éditeur 2, rue du 8-Mai 1945
92 - COLOMBES - Tél. : 242.44.19